

RETOUR DE CHASSE VICTORIEUX
AVEC LE TROPHÉE DE CERF
SUR LE CHEVAL DE BÂT.

Découverte

Un tango *dans* *les Andes*

reportage et photos Jean-Louis Llombart

APPROCHER LE CERF AU MOMENT DU BRAME EN ARGENTINE, SUR LES CONTREFORTS DE LA CORDILLIÈRE DES ANDES EST UN SPECTACLE FABULEUX. EN PATAGONIE, TOUT EST À L'UNISSON : LA QUALITÉ DU TROPHÉE ET LE DÉCOR.



Après de longues heures de voiture, de train et d’avion, et une nuit réparatrice dans un très confortable Lodge sur les bords du Lago Hermoso à Saint-Martin dans la Cordillère des Andes à l’ouest de Buenos Aires, nous rejoignons le camp de base après deux heures de piste. Le campo El Puma, implanté sur les 200 000 hectares de l’estancia Chacca Bucco, est établi le long du rio Caleufú. Nichés sous de très hauts peupliers, les deux bâtiments de pierre et de bois et le corral ont des allures de western. La voiture stoppe sur l’autre rive de la rivière et le chauffeur klaxonne. Quelques minutes plus tard, un cavalier tirant un cheval sellé vient me chercher. Nous franchissons le gué.

Sur place, nous faisons la connaissance de Pablo mon guide de chasse : un Argentin petit au visage avenant et à la barbe aussi noire que ses yeux rieurs. Ne parlant qu’espagnol, il s’affaire déjà auprès des chevaux. Thomas, un grand Autrichien blond d’une vingtaine d’années, me fait découvrir les lieux. J’apprends qu’il est passionné des cerfs qu’il chasse depuis l’âge de 5 ans avec son père. Il fera l’interprète. D’ailleurs, dans un anglais parfait, il m’invite à déballer mes bagages en me recommandant de

n’emporter que le strict nécessaire. Une fois les chevaux sellés, nous partons pour la montagne.

Pablo, en tête de la colonne, tire le cheval de bât. À califourchon sur un grand hongre bai, je le suis comme je peux, tandis que Thomas ferme la marche sur une belle jument noire. Au cours de l’ascension, la montagne se dévoile avec ses collines sauvages et ses ravins profonds. Les forêts de conifères alternent avec de larges bandes d’épineux. Une steppe d’herbes jaunes et piquantes recouvre par place les reliefs. Les sabots des chevaux soulèvent, à chacun de leurs pas, un nuage de cendres volcaniques dont la fine poussière se dissipe au moindre souffle de vent. Le plus souvent, nous disparaissions dans un nuage blanc dont le kaolin nous pique les yeux et fait crisser les dents, nous couvrant d’un voile blanc pendant les

six jours de notre escapade. Nous progressons lentement vers un immense cirque. De hautes barres rocheuses de la cordillère des Andes retiennent nos regards. Le spectacle est fabuleux, la beauté incroyable. Nos poumons ne peuvent s’emplir en une fois de tous ces souffles furieux. Il y en a trop ici. C’est trop grand, trop beau, trop sauvage, trop réel, trop violent.

Soudain, alors que nous cheminons sur le sol rocailleux du chemin muletier, un raire se fait entendre. Nous stoppons. Pablo fait signe à Thomas d’installer sa longue-vue. Un cerf brame en face de nous. Ce n’est qu’un « *Picolo* » dit Pablo (un cerf immature). Nous repartons et traversons plaines, bois, fourrés et forêts. Parfois, en croisant un ruisseau, nous faisons boire nos chevaux. Trois heures plus tard, nous découvrons d’une



LE CAMPO EL PUMA, OÙ L’ON APERÇOIT CORRAL ET TROPHÉES DE CERFS, IMPLANTÉ SUR LES 200 000 HECTARES DE L’ESTANCIA A DES ALLURES DE WESTERN. CI-DESSUS, UNE VUE DE LA CÉLÈBRE ROUTE 40 DANS LA RÉGION DES LACS AU SUD DE SAN CARLOS DE BARILOCHE.



PABLO, LE GUIDE DE CHASSE, ET THOMAS, UN AUTRICHIEN PASSIONNÉ DE CERFS, OBSERVANT OU PHOTOGRAPHIANT ; LONGUE-VUE ET JUMELLES SONT INDISPENSABLES POUR JUGER LES ANIMAUX. CI-DESSOUS, UNE VUE PANORAMIQUE DES ANDES.

immense masse de pierres noires, le Campamento Cerro del Diablo, installé au bord d'un ruisseau. Il fait chaud et les chevaux sont trempés de sueur. Alors que Thomas et Pablos'affairent autour de nos montures, je fais le tour des lieux. À ma disposition : une simple tente avec un beau trou sur la toile.... Le coin cuisine est niché à quelques mètres de là, dans un grand hallier d'épineux évidé à la machette, sur lequel une épaisse bâche a été tendue. Des victuailles et des boîtes de conserve sont étalées sur le tronc d'un arbre mort. Ce n'est pas un quatre-étoiles, mais il faut savoir ce qu'on veut. Ici, on chasse à la dure : campement sommaire, tente trouée, feu de camp et ruisseau si froid que les doigts souffrent en y puisant de l'eau.

Tandis que Pablo entrave les chevaux au pacage, nous nous chargeons, Thomas et moi vaquons à la corvée de

bois. Nous avalons ensuite, assis autour d'une petite table de camping, les tranches de viande, froide et très salée, cuisinées par Pablo avant notre départ du camp de base.

Puis nous nous installons sur les couvertures des chevaux pour la sieste. Alors que mes compagnons dorment, mes émotions de chasse me submergent comme quand, plus de dix ans auparavant, j'étais parti chasser l'ours et l'ibex à cheval dans les montagnes d'Asie centrale. Mais ici, au milieu de nulle part, à l'une des extrémités de la terre et sans possibilité de retour, j'éprouve avec encore plus d'acuité un sentiment d'isolement.

Vers cinq heures de l'après-midi on s'équipe. Pablo porte la carabine louée pour l'occasion (une winchester modèle 70 en calibre 300 WM avec lunette grossissement 3x9). Je me leste de mon sac à dos avec précautions car les trois heures

de cheval ont réveillé mes vieilles douleurs lombaires. Thomas emporte dans le sien jumelles, télémètre, longue-vue et trépied en plus d'un gigantesque appareil photo.

Pour cette première sortie, Pablo a décidé de tester la robustesse de mes mollets car nous partons à pied par un étroit chemin serpentant à flanc de montagne derrière le camp. La pente est raide et je suis rapidement en sueur alors que mes compagnons grimpent allégrement. Par bonheur pour mes genoux, nous nous arrêtons régulièrement pour écouter les cerfs. Un long brame se fait entendre au-dessus de nous. La forêt est parsemée d'arbres morts, aux branches cassées, broyées, éclatées, et aux troncs fendus témoignant de la fureur du climat. Nous traversons, à pas de loup, un grand sous-bois dans lequel nous faisons des acrobaties pour enjamber les obstacles quand, soudain, des biches s'enfuient. Il y avait bien un cerf dans la harde, mais ce n'était qu'un jeune sujet. Sur le chemin du retour, nous croisons un sanglier en maraude. Nous essayons de le poursuivre, mais, plus agile que nous, il disparaît comme par enchantement.

Parvenus au camp à la nuit tombée, nous ravivons le feu tandis que Pablo prépare à manger en jetant dans le fond d'une grande casserole de l'oignon, de l'ail, de l'huile, puis une boîte de conserve de légumes et des cubes de viande prélevés dans la pièce de bœuf pendue à l'auvent. Les guêpes y ont aménagé leurs trous, mais peu importe. Puis il fait revenir le tout sur le feu, avant d'y ajouter une bonne quantité d'eau pour cuire ainsi dans le bouillon des pâtes ou du riz, selon l'humeur du jour. Ce sera notre ordinaire pendant la semaine.



CERF EN PLEIN RAIRE. NOUS SOMMES ÉMERVEILLÉS, DÉSARÇONNÉS, VAINCUS PAR UNE TELLE BEAUTÉ... SOUDAIN, EN CONTREBAS DE NOTRE POSTE D'OBSERVATION, UN GRAND CERF DE PLUS D'UNE DIZAINE D'ANNÉES, INVESTIT LA PLACE DE BRAME...

qui ne se trouve nulle part ailleurs que dans cet infini de la Patagonie.

Au cœur de ce paysage grandiose, les raires résonnent en se portant de collines en collines. Cependant, dans cette immensité ardente et farouche, nous ne parvenons pas à localiser un cerf. Le brame est pour l'heure encore mal installé et les biches peu réceptives. Alors nous nous dirigeons vers un cirque plus petit que le précédent. À l'aide de sa longue-vue, Thomas repère quelques hardes de cervidés sur les versants opposés. Soudain, en contrebas de notre poste d'observation, un grand cerf de plus d'une dizaine d'années, aux bois épais, sombres et aux pointes acérées et blanchies, investit sa place de brame. Il arpente son domaine en poussant à intervalles réguliers d'impérieux appels à l'amour. Les biches n'étant pas au rendez-vous, ses invites se poursuivent. Il enrage de frustration. Il hurle, il agite

la tête, il frotte ses bois. Il arpente sa place, en un tango passionné, sauvage et brutal. La forêt entière sait maintenant qu'il est le maître des lieux. J'interroge Pablo. Thomas traduit : « *Nous ne pouvons le chasser car il n'est pas sur notre territoire.* » Pas de chance. On l'observe ainsi pendant deux heures, calés dans les rochers en espérant sa venue mais il s'éloigne dans la direction opposée, et disparaît derrière un haut talus. Il ne nous reste plus qu'à rentrer. Je suis déçu, car l'animal était splendide. L'approcher aurait été aisé compte tenu du relief et il me semblait que j'aurais facilement pu me l'approprier. Nous retrouvons le camp après une marche de plus de cinq kilomètres qui canalise mon ardeur et tempère mon impatience.

Au milieu de l'après-midi, après la sieste,



THOMAS VISIBLEMENT HEUREUX SUR SA JUMENT NOIRE. CI-DESSOUS, UNE VUE SOMPTUEUSE DE LA VALLÉE DU RÍO CALEUFÚ. SUR LA ZONE DE CHASSE, SEULS LES VIEUX CERFS SONT TIRÉS ; DONC PAS QUESTION DE JETER SON DÉVOLU SUR UN “PICOLO” (UN CERF IMMATURE).

pris autant de plaisir sous une pomme d’arrosoir chaude. À la mi-journée, alors que nous faisons bombance de viande grillée, de légumes et de fruits frais, un autre guide de chasse nous rejoint. La conversation s’engage, et je lui pose la question de confiance :
– Quelle est la meilleure solution pour tirer un cerf dans les collines si escarpées de cette sauvage Patagonie ?
– Il n’y a pas de doute *hombre* : c’est dans les montagnes !

Ma décision est prise, nous repartons pour le campement du Cerro del Diablo. Trois heures de chevauchée plus tard, j’aperçois, du haut de mon cheval, un sanglier se défilant dans les hautes herbes du ruisseau. Après avoir dessellé les chevaux à la hâte, nous profitons des quelques minutes de la clarté du jour pour essayer de le retrouver. En vain.

Dans la soirée, le vent se lève et de sombres et lourds nuages s’approchent. Il va pleuvoir. Mon inquiétude grandit et j’essaie tant bien que mal avec un sac en plastique de colmater la brèche du toit de ma tente. Au cours de la nuit, les grondements du tonnerre résonnent dans le cirque, malgré ma fatigue, je ne dors

que par intermittence. Pablo, au petit matin, me cueille dans un semi-sommeil, il faut se lever.

Nous quittons le camp avant l’aube pour emprunter un étroit sentier grim-pant à flanc de montagne. La marche dure des heures au cours desquelles nous nous arrêtons fréquemment pour essayer de repérer un raire proche. Mais, malgré tout nos efforts et les dix kilomètres parcourus, nous rentrons au camp, fourbus. On grignote avec Thomas des biscuits et des saucisses en attendant le retour de Pablo qui s’occupe des chevaux. Quand il revient, il faut faire vite, il a repéré un grand cerf juste au-dessus du camp. On abandonne tout pour grimper à pas de loup l’autre flanc de la montagne. Mais, au sommet, il faut se rendre à l’évidence : le cerf est parti. Déception et retour au camp. Enfin d’après midi notre chevauchée nous mène vers un grand bois de conifères. Après avoir attaché nos montures, nous gravissons peu à peu le versant avec mille précautions : deux cerfs se défient en bramant au-dessus de nous. Nous nous arrêtons souvent pour tenter de les localiser, car il n’est pas question de se faire surprendre par un faux pas. Soudain, l’un des deux protagonistes s’enfuit. Il nous a entendus. Mais, tandis que nous sommes calés derrière le tronc d’un arbre mort, j’aperçois à moins de cent mètres l’autre cerf se dirigeant vers nous :

– Vite Pablo passe-moi la carabine ! C’est un dix cors ! Dépêche-toi !
– *No. No. Este es un “Picolo” . Se prohibe*

disparar (“il ne faut pas tirer”) !

– Il est trop jeune, confirme Thomas.

– J’insiste, c’est un dix cors, je veux le tirer ! Il est là, devant, arrêté ! Il nous regarde, on ne va pas le laisser partir après tous ces efforts !

– Ici, on ne récolte que de très grands et très vieux cerfs âgés de plus de 10 ans, rajoute Thomas.

Je cède devant l’impressionnante expérience de ce garçon de 20 ans. Sur le chemin du retour, alors que je rumine ma déception, Pablo arrête son cheval et se couche sur l’encolure. Il y a un sanglier devant nous. Je saute à terre. Cette fois, il me tend la carabine. Le coup part. Victoire. Ce succès a le mérite de me donner confiance dans cette arme que je ne connais pas. Je passe pourtant une soirée morose, persuadé d’avoir manqué ma chance sur le cerf.

Au matin du cinquième jour, nous escaladons un versant très escarpé derrière le camp, car un cerf y brame. Un quart d’heure plus tard le grand cervidé se défile dans la pente pour gagner le versant opposé. L’enfer pour moi commence. Mes genoux grincent, mon cœur tape à cent cinquante, j’halète comme un chien, les muscles des cuisses tétanisés. Mes compagnons forcent l’allure ; j’essaie plutôt mal que bien de les suivre, mais, quand je parviens enfin au sommet de la colline, le roi des bois portant une forêt sur sa tête escalade déjà l’autre versant. Pablo me passe la carabine ; des arbres me masquent ma cible. Un instant, l’in-



oubliable et grandiose silhouette se découpe dans le ciel, affichant sa majesté avant de disparaître. Nous courons maintenant, je suffoque. De l’autre côté, le cerf a disparu. Le découragement l’emporte et je m’assieds par terre pour récupérer.

Nous repartons en maraude et cinq cents mètres plus loin, un amas de rochers nous offre un poste d’observation sur l’immense cirque en dessous. Une demi-heure plus tard, un cerf remonte la pente et se plante à environ six cents mètres. Les échos de ses raires résonnent sur l’al-

CI-DESSUS, NOTRE GUIDE PABLO EXHIBANT FIÈREMENT SA PRISE DU JOUR : UN SUPERBE TATOU DE PATAGONIE QUI SERA LIBÉRÉ APRÈS LA PRISE DE PHOTOS. ILS VIVENT DANS LA PARTIE LA PLUS ARIDE ENTRE DÉSERTS ET STEPPES.





VOTRE SERVITEUR ET SON CERF. L'ANIMAL FUT RETROUVÉ À CINQ CENTS MÈTRES DU LIEU DE TIR PAR THOMAS QUI S'ÉTAIT GUIDÉ PAR L'ODEUR SI CARACTÉRISTIQUE DU CERF EN RUT. ÉT-CI-DESSUS, UNE MAGNIFIQUE IMAGE DE LA ZONE DE CHASSE.

page d’herbe jaune. Des biches folâtrèrent un temps avant de se diriger vers une large bande d’épineux dans laquelle nous apercevons deux bovidés sauvages. Le cerf se couche, c’est le moment d’y aller. Mon moral au plus bas remonte vers les sommets. Nous dévalons prudemment la pente. Rien en vue. Les cervidés ont dû se déplacer. Soudain, un furieux taureau sauvage fonce sur nous au travers du hallier, couchant tout sur son passage dans un bruit fracassant de branches brisées. Nous nous écartons pour le laisser passer, mais c’en est fini de notre chasse après un tel raffut.

Vaincus par le mauvais sort, nous traversons les fourrés en traînant la patte, quand, soudain, en face de nous, sortant du bois, au coin d’une clairière, le grand cerf surgit. Pablo me passe la carabine. Il faut faire vite. N’ayant pas de point d’appui, je m’agenouille. De hautes herbes jaunes s’interposent dans la lunette de

tir. Je lâche mon coup à ma seconde visée. Faisant volte-face, le grand cerf fonce dans la pente comme le font d’ordinaire les animaux blessés. La poussière soulevée par ses sabots se dissipe et le silence se fait. Sur place, pas la moindre goutte de sang. La conversation s’engage. Pablo a entendu l’impact. Le télémètre de Thomas affiche cent vingt mètres. Quant à moi, ne parvenant pas à imaginer d’avoir pu rater ma cible, je pars explorer les lieux. Les épineux sont si épais que je m’y glisse à genoux, et tant pis pour mes vêtements, mes jambes, mes bras, ma peau. Pendant plus d’une demi-heure, je m’écorque en fouillant les fourrés. Me revient en mémoire le plus cuisant échec de ma carrière de chasseur (un cerf à trente mètres, en plein travers, dans les Cévennes). Je suis anéanti, brisé, détruit et Pablo qui ne cesse de me répéter « 120 metros », « 120 metros ». Excédé, je m’exclame en anglais : « I know ! I know ! »

Alors que Pablo est sur le point d’abandonner, Thomas décide d’insister. Je m’assieds dans un coin, effondré. Mes compagnons ne reviennent pas. De longues minutes s’écoulent. Une idée folle germe dans mon esprit. Si c’est si long, c’est que peut être... Le temps passe. Pablo réapparaît et se précipite vers moi : « *Felicitades !* » Il me fait signe de le suivre. Je ne sais plus où j’en suis : rire, crier, pleurer, danser, me rouler par terre ? Thomas s’est laissé guider par l’odeur si forte et si caractéristique du cerf en rut avant de retrouver la piste du sang. Quand je découvre enfin mon cerf, je ne peux plus parler. Submergé par l’émotion, je fonds en larmes dans l’immense et terrifiante beauté de la Patagonie. ♦

Nous remercions **DHD Laïka** de nous avoir offert tant d’émotions en terre patagone.
4, rue Paul-Cézanne, Paris VIII^e.
Rens. : 01.42.89.32.64 et www.dhdlaika.com